

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Yves CRETZAZ

Le «Mémorial» de Marcel Raymond

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1972, tome 68, p. 61-66

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Le «Mémorial» de Marcel Raymond \**

Marcel Raymond a publié son Mémorial. Le genre n'est, certes, pas nouveau. Toutefois, cette remarquable confession a quelque chose d'unique qui lui confère une vivante actualité. Dès le début du livre, le lecteur est averti de l'optique dans laquelle le grand critique romand entreprend, au terme de sa vie, un retour sur soi perspicace et serein. « Son seul sujet est ma relation avec " celle qui a donné un sens à ma vie ". » Durant près de quarante ans, Claire fut épouse, mère, amante tout à la fois et pleinement.

Par cette réflexion, Marcel Raymond tend vers un double but que seuls les impératifs de la présentation permettent de séparer. Il veut d'abord rendre hommage à la vie d'une femme qui, par-delà la mort, ne cesse d'être présente. Sous la plume d'un homme de lettres, le sentiment de la reconnaissance ne peut que se traduire dans l'expression écrite qui l'approfondira. Les pages du récit gagnent ainsi en intensité par l'obligation que se sent l'auteur d'acquitter une dette. Débiteur éternel, il sent confusément qu'il a quelque chose à lui rendre plutôt qu'à lui donner.

Ce faisant, l'auteur du Mémorial a l'espoir « non pas de retrouver le temps, mais de rejoindre, au-delà de l'écriture, ce qui existe hors du temps » (p. 1). Le texte devient ainsi le prétexte de vérifier une certitude qui, le long des années, ne l'a pas quitté. Toute union profondément vécue cherche à s'inscrire dans une zone d'éternité. C'est l'intuition de base de quiconque fait une expérience d'amour : ce que je ressens peut et doit durer. Claire et Marcel Raymond l'ont éminemment expérimenté.

\* José Corti, 1971, 195 pages, Fr. 22.50.

A un point tel que celui-ci pourra écrire lorsque le « grand compagnonnage » sera charnellement terminé : « Et je crois que si je regarde où il faut, si je me comporte bien, suivant le modèle que tu m'as laissé, il m'est possible de contribuer ici-bas au perfectionnement de notre amour » (p. 78). L'homme rejoint la femme, leur union a changé de mode, mais elle demeure non moins réelle, non moins belle et fécondante. On serait tenté de croire qu'une pareille entreprise succombe facilement à l'embellissement du passé, que favorisent l'imagination et la mémoire. Même si les rares malentendus qui parsemèrent leur existence ne sont qu'esquissés, le bonheur vécu est attesté par les nombreux extraits de lettres et de pages de journal qui étaient le récit. La mémoire choisissant ses objets, ne le fait pas mielleusement, elle trie ce qui est important ou ce qui le devient par le poids emprunté au déjà-vécu. Chez Raymond, la pure anecdote n'a pas de place ; « une profondeur insoupçonnée se creuse derrière les choses » (p. 26), répondant à la transparence du regard de sa femme.

« Je l'ai rencontrée un certain dix-neuf septembre. Elle portait une robe bleu lavande, un grand chapeau d'été ; ses souliers n'étaient que beige clair et ils m'ont paru dorés. Jolie, elle l'était sans doute. Mais d'emblée je fus incapable de détailler ; j'avais été pris dans le rayonnement d'un regard bleu » (p. 5). Marcel a 27 ans lorsqu'il rencontre Claire. Jeune intellectuel, sa prétention est de vivre de la vie de l'esprit, mais la présence de sa fiancée reposera la question du primat des valeurs. La chaude intimité qu'il connaît dès lors apportera à son intelligence sorbonnarde l'indispensable complément de l'équilibre : anima. Désormais, sa pensée ne se limitera plus à une connaissance livresque ; par l'amour, le vécu est entré au sein de sa profession, le travail de l'esprit englobera toutes les dimensions de l'homme.

Marcel souffrait d'un obscur sentiment de désancrage. L'objet de son amour fut toute sa vie ce à quoi il se rattacha ; la sécurité qu'il en retira lui permit de surmonter toutes les difficultés. Au creux de la vague, il put toujours s'agripper à leur amour, seule chose dont ils furent vraiment sûrs. Leur admiration réciproque fut constante ; l'année de la mort de Claire, Marcel se demande : « L'ai-je jamais tant admirée ? » Toujours, l'un fut pour l'autre le cœur de sa vie ; durant quarante années, prendre le thé ensemble fut une fête, celle des retrouvailles, de la conversation à cœur ouvert, de la joie simplement partagée.

Marcel Raymond brosse de sa femme un portrait passionné et cet élan ne semble nullement idéaliser la description. Nous sommes ici dans un domaine de connaissance qui est à l'opposé du savoir scientifique. Seul

l'amant connaît l'amante. L'intimité seule permet de percevoir ce qui est vraiment, alors que la pure objectivité ignore l'essentiel. Loin d'être aveugle, l'amour voit mieux et plus profondément. Le style dépouillé et la riche intelligence de l'auteur respirent au rythme régulier de l'amour-connaissance.

L'homme dit à la femme : « Tu as la vocation du bonheur », et la destinée de celle-ci fut de vérifier cette déclaration d'amour. Lors de difficultés conjugales — certains malentendus — lors de l'épreuve de la maladie, dans les grandes déceptions historiques de la deuxième guerre mondiale et des années qui la précédèrent, Claire fut toujours là, offrant sa présence silencieuse, son regard mystérieux et limpide. Dès sa première lettre, elle se dit définitivement attachée, et son don ne fut jamais remis en doute. Sa gratuité demeura entière.

En 1936, dans une enquête publiée par la revue *Esprit* sur *La femme et l'enfant*, Claire explicite sa conception de la femme. Marcel reproduit plusieurs paragraphes écrits par sa femme (pp. 73-75). Je la cite largement, car ces lignes sont très belles. Ayant insisté sur « la nostalgie d'être soi » qu'éprouve toute mère face aux exigences de dépouillement, de généreuse désorbitation, Claire affirme : « Quelque chose en moi de très authentique me dit que la femme ne peut s'accomplir réellement que si elle a fait l'expérience de l'amour et de la maternité. » Son attitude fut dirigée par la conviction que la femme, en se donnant de manière plus totale que l'homme, loin de se perdre, se trouve. « On est moins à soi que jamais, et il est impossible, cette fois, de rien réserver, car il ne faut pas qu'il meure, l'enfant aux grands yeux. »

Par nature, l'amour engendre. La femme, elle, lieu privilégié de l'élection de l'homme engendre dans son corps. Claire se veut tout entière mère pour l'enfant et tout entière femme pour l'homme. Le drame, parfois, la difficulté toujours, de vivre ces deux rôles vient de leur nécessaire solidarité. Je n'ose noter ici le sacrifice de la mère que parce qu'elle-même l'a écrit comme une exigence de son épanouissement. Venu du sexe opposé, la phrase suivante perdrait sa profondeur pour prendre un aspect démagogique et patriarcal :

« Toi, femme qui élèves tes enfants et qui connais l'inquiétude de chaque minute, toi qui vis aussi auprès du grand compagnon aimé, dis-moi, as-tu trouvé le secret pour faire leur part aux enfants et la sienne au père, qui continue d'exiger tant, par son silence même, comme par le passé, avant qu'ils soient là ; as-tu trouvé le moyen de rester calme et sereine, de prendre soin de ton corps et de ton esprit ; sais-tu, après les fatigues du

jour, quand la maison est enfin silencieuse, secouer comme de la poussière tous ces petits tracasseries domestiques qui ternissent et usent si régulièrement une vie de femme, et ouvrir un livre, un vrai livre ? »

C'est par fidélité à l'amour de Marcel et à elle-même que Claire a lutté contre l'envahissement progressif d'une fatigue qui lasse et empêche de se passionner pour une idée, pour un quatuor de Beethoven ou pour un coucher de soleil. « Et pourtant aucun doute n'est possible : cette soif de liberté, ce besoin de culture, cette nostalgie de rester soi-même, tout cela s'évanouit devant la nécessité de l'amour et du sacrifice. »

L'amour de ce couple sort très nettement de l'ordinaire. Ce qui frappe le plus à la lecture du *Mémorial* est l'insistance avec laquelle Marcel Raymond souligne leur volonté commune d'une double création : de soi et de leur relation réciproque. Jamais l'amour n'apparaît comme quelque chose de donné, comme un heureux héritage dont on rendrait paisiblement grâces. L'amour est vivant et promoteur de la vie, donc essentiellement dynamique. Saint Augustin qualifie très justement d'homme mort celui qui affirme en avoir fait assez. En ce sens, l'insatisfaction est le moteur de la création d'amour. « Se dégager du sentiment du contingent, atteindre à l'absolu du sentiment, à la réalité de l'amour, à la joie. Créer cet amour au long du temps, avec une patience infinie et une ardeur sans cesse renouvelée... Et cela pour elle » (p. 3).

Il serait faux de voir dans ce projet les propos sentimentaux d'un amoureux. Marcel Raymond nous montre par de nombreuses citations de son journal que ce programme fut, sinon réalisé, du moins continuellement mis en œuvre. Le propre de l'idéal est de se présenter comme le pôle attractif vers lequel on tend sans jamais l'atteindre. La joie ne se trouve-t-elle pas éminemment dans cette tension où le moi s'éprouve comme un « exister vers » et pour quelque chose de plus grand que lui ?

Le temps qui se coule entre le début et la fin d'une alliance en est l'obstacle souvent insurmontable, le porteur du germe de l'accoutumance, début de la fin. Mais le temps véritablement assumé revêt un signe opposé. Condition d'équilibre entre les contraires et d'harmonisation des divergences, il souligne les différences personnelles et en permet la reconnaissance et l'acceptation.

« Je quittai le port et l'air du large m'envahissait » (p. 5). Dès le secret appel de la première rencontre, Marcel pressent l'amour aventureux qu'il peut vivre. La réussite de leur amour est due à ce qu'ils ont concrétisé leur rêve et évité le spectre de la déception. Ils se fiancèrent en ne

se connaissant presque pas, pariant l'un sur l'autre comme l'incroyant de Pascal parie sur l'existence de Dieu. Le seul point de départ solide consistait en leur foi réciproque et leur conviction de quelque chose d'ineffable qui avait couleur d'amour. « D'une certitude parfaite, je savais que je n'avais à attendre d'elle que de l'amour » (p. 7).

Habitant tous deux Genève, ils n'en échangèrent pas moins une correspondance importante et profonde apprenant ainsi à creuser l'expression de ce qu'ils éprouvaient. L'apprentissage de leur échange épistolaire leur fut très utile pour surmonter les difficultés inhérentes à pareille entreprise. Toujours ils s'efforcèrent de « trouver des mots », selon une expression qui leur était chère, ce qui dissipe dans bien des cas « ces sortes d'interrègnes pendant lesquels la grâce s'est enfuie » (p. 18). Le style de vie qui en suivit est tout de communication au niveau du triple langage du corps, de l'intelligence et de l'esprit, communication sans laquelle l'amour conjugal est bloqué dans sa croissance.

L'aventure de leur vie commune vécue en amants fut durant trente-huit ans celle de la présence simple de l'un face à l'autre. Marcel appréciait l'intuition très fine de sa femme qui saisissait globalement ce qu'il analysait. Claire fut pour lui l'auditrice toujours attentive à laquelle il lut tout ce qu'il avait écrit, l'interlocutrice dont il avait besoin pour mesurer sa sensibilité. Veuf, Marcel Raymond avouera vivre dans un monde sans résonance. Ce n'est pas qu'il n'existait qu'en fonction d'elle, car l'égoïsme à deux est totalement absent du climat dévoilé par le *Mémorial*. Claire donna différemment un sens à sa vie : elle fut davantage l'indicatrice d'une direction délibérément prise, le témoin d'un engagement déterminé où le don réciproque ne les cantonnait pas à leurs propres personnes, l'élue dont l'absence eût rendu le contingent insupportable. « Cet être qui a fait mon bonheur, je mesure à la fois le rien qu'il fut dans l'espace et dans le temps et son existence absolue, son rayonnement absolu. Cet être qui est mon bonheur, je le possède, il me possède. Je vis du don qu'elle m'a fait et du présent où je m'attarde s'extrait un noyau d'éternité » (p. 187).

Le *Mémorial* nous fait suivre l'itinéraire que le couple emprunta. Les villes qu'ils habitèrent, Leipzig, Bâle et surtout Genève, les lieux de leurs randonnées ou de leurs vacances sont autant de jalons qui, dans le retour au passé, canalisent leur cheminement intérieur. Toutefois, les pages les plus belles concernent la maladie de Claire qui mourut la nuit de Noël 1963. Marcel l'entoure avec tendresse, passe de nombreuses heures à l'hôpital, observe avec angoisse le regard de sa femme qui, progressivement, perd de son éclat. De retour chez lui, il médite par écrit

sur la douleur universelle dont le sentiment très profondément éprouvé le rapproche encore des hommes, prie pour que la paix descende sur celle qu'il aime. « Pauvre, pauvre amour ! Il me semble ce soir qu'elle ne reverra plus notre appartement où sa présence spirituelle est partout. Il me semble que sa présence charnelle n'est plus tout à fait d'ici » (p. 178).

Seul après avoir pour la dernière fois le matin de Noël pris « possession par le contact d'une tête infiniment aimée » (p. 181), Marcel retrouve peu à peu la paix offerte par une « présence venue d'ailleurs ». Merveilleuse histoire d'un amour transfiguré que l'auteur narre avec la simplicité du regard qui recherche dans le passé le sens qu'il confère à l'avenir, amour renouvelé dont l'actualisation exige maintenant de répondre vitalemment à la lettre que Claire lui adressait lors de sa conversion : « Marcel, ta lettre dont je ne puis dire autre chose qu'elle m'a inondée de bonheur, cette lettre ne se termine-t-elle pas par la demande d'une nouvelle promesse ? Je te réponds oui, d'un oui plus profond encore que celui d'il y a vingt-cinq ans » (p. 110).

Yves Crettaz